

1. Je remercie Étienne Minvielle et Camille Toussaint pour leurs remarques sur ce texte. L'auteur est bien sûr seul responsable de la version finale.

La « méthode » Gioia : codage réel ou simple rhétorique ?¹

Hervé Dumez
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

À une de mes doctorantes qui avait consciencieusement codé son matériau multinominale, il fut demandé : pourquoi n'avez-vous pas fait un codage à la Gioia ?

En 2004, Corley et Gioia soumettent un projet d'article qualitatif à l'*Administrative Science Quarterly* et un relecteur leur reproche un manque de rigueur dans le traitement de leur matériau. Pour répondre à l'objection, ils présentent un tableau reproduit dans l'article publié.

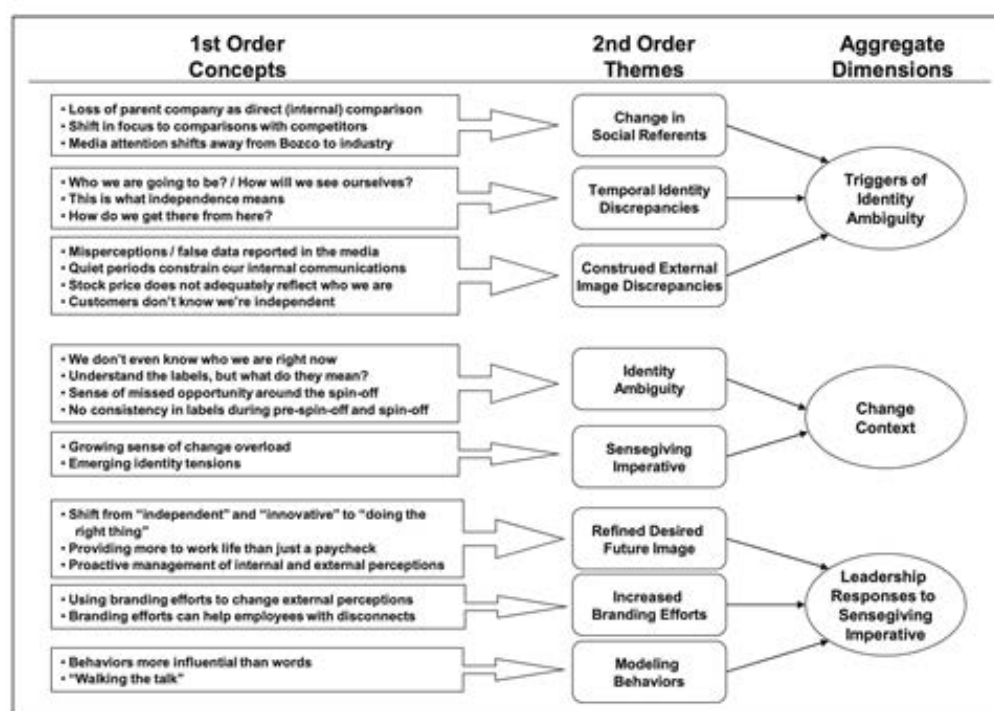


Figure 1. Data structure. Reproduced from Corley and Gioia (2004)

Une dizaine d'années plus tard, Gioia *et al.* (2013) précisent :

"Are we all going to talk mainly in terms of 1st- and 2nd-order findings in our research reporting now? Is that a good thing?" Our answers are "no" and "no." (Gioia *et al.*, 2013, p. 25).

Sachant qu'au 26 mars 2025, cet article de 2013 avait déjà été cité 16 438 fois, on peut douter des deux réponses données aux deux questions. *Habent sua fata libelli*. La méthode Gioia a connu un succès remarquable. À l'analyser, on peut pourtant se poser un certain nombre de questions.

Rappelons quelques évidences avant de situer l'analyse en question. Dennis Gioia et ses co-auteurs sont de remarquables chercheurs de terrain et ont publié dans les meilleures revues de gestion et théorie des organisations ; l'objectif qu'ils se sont fixé en développant leur « méthode », qu'ils préfèrent appeler « méthodologie » pour ne pas la transformer en simple recette, est louable et partagé – essayer de donner de la rigueur aux approches qualitatives. Nous allons simplement nous plonger de manière un peu approfondie dans cette « méthodologie ».

Analyse de l'article

Le premier point porte sur quelques éléments épistémologiques préalables. Le titre de l'article l'indique : la recherche qualitative est présentée comme inductive. On trouve dans le texte une référence à Popper :

Yet many scholars feel that inductive approaches do not meet the high standards usually held for demonstrating scientific advancement (see Bryman, 1988; Campbell, 1975; Campbell & Stanley, 1963; Goldthorpe, 2000; Popper, 1959/2002). (Gioia *et al.*, 2013, p. 17)

En réalité, Popper ne dit pas que les approches inductives ne répondent pas aux critères d'une scientificité rigoureuse. Il explique que l'induction n'existe pas.

Hume, I felt, was perfectly right in pointing out that induction cannot be logically justified. [...] we can say that theories can never be inferred from observation statements, or rationally justified by them. I found Hume's refutation of inductive inference clear and conclusive. (Popper, 1969, p. 42)

Quitte à citer Popper, Gioia *et al.* auraient peut-être dû se poser la question de savoir s'il est vraiment possible de construire une théorie à partir des données de manière inductive. Comme l'a noté Putnam : « *By the way, attempts to formalize induction are very much a failure [...]* » (in Magee, 1978, p. 233). Si le codage n'est pas inductif, quel est alors son statut dans la recherche qualitative ? Nous y reviendrons.

Dans le texte, les auteurs se réfèrent à la fable des paradigmes épistémologiques évoquant l'interprétativisme et le positivisme, écartant par exemple l'idée que le double codage serait « *some sort of back-door positivism sneaking into an interpretive study* » (Gioia *et al.*, 2013, p. 22). L'histoire vient de loin puisque Gioia est le coauteur d'un article paru en 1990 qui plaidait pour une approche fondée sur le *bridging* entre paradigmes en se fondant sur le pauvre Kuhn qui devait se retourner une fois de plus dans sa tombe (Gioia & Pitre, 1990)².

Revenons à la présentation du codage proposée.

Le tableau est composé, on l'a dit de trois colonnes : les concepts de premier ordre, les thèmes de second ordre, les dimensions agrégées. Première interrogation : quelle est la différence entre un concept, un thème et une dimension ? Interrogation associée : on s'attendrait dans une démarche inductive à ce que les concepts soient l'aboutissement de l'induction, comment se fait-il qu'ils se retrouvent dans le premier ordre, la colonne de gauche, celui qui est le plus proche des données empiriques ?

Les concepts sont définis de la manière suivante :

By "concept", we mean a more general, less well-specified notion capturing qualities that describe or explain a phenomenon of theoretical interest. Put

2. Sur l'absurdité de la notion de « paradigme épistémologique », et l'absurdité supplémentaire de penser qu'un *bridging* serait possible entre eux, voir Dumez (2010 ; 2011 ; 2023 ; 2024).

simply, in our way of thinking, concepts are precursors to constructs in making sense of organizational worlds—whether as practitioners living in those worlds, researchers trying to investigate them, or theorists working to model them. (Gioia *et al.*, 2013, p. 16)

La définition m'apparaît assez floue : un « concept » est général mais pas complètement spécifié, il décrit ou explique, il est un « précurseur de construction ». On est monté en généralité sans être au bout de la montée.

De manière étrange, les différents termes sont souvent mis sur le même plan. On trouve par exemple : « *a workable set of themes and concepts* » (Gioia *et al.*, 2013, p. 20) ou « *2nd-order concepts/themes* » (*ibidem*, p. 23). Les concepts sont censés être de premier ordre et les thèmes de second ordre. Le vocabulaire est flottant. Je n'ai pas trouvé de définition de ce qu'est un thème, sinon l'expression : « *2nd order (theory-centric) themes* » (*ibidem*, p. 26). Les concepts sont proches des termes utilisés par les acteurs interviewés, les thèmes sont plus de l'ordre de la théorie. Mais on trouve aussi une formulation totalement contradictoire avec le tableau présenté :

a systematic presentation of both a “1st-order” analysis (i.e., an analysis using informant-centric terms and codes) and a “2nd-order” analysis (i.e., one using researcher-centric concepts, themes, and dimensions. (Gioia *et al.*, 2013, p. 18)

Autrement dit, le tableau distinguait l'analyse de premier ordre (*1st order concepts*) et l'analyse de second ordre (*themes and aggregate dimensions*) et la citation oppose des termes et codes de premier ordre (pas des concepts) à des concepts, thèmes et dimensions de second ordre, alors que les concepts sont censés être de premier ordre... Il y a de quoi se perdre... Continuons :

In this 2nd-order analysis, we are now firmly in the theoretical realm, asking whether the emerging themes suggest concepts that might help us describe and explain the phenomena we are observing. (Gioia *et al.*, 2013, p. 20)

Dans le tableau, les concepts sont en colonne 1 et sont de premier ordre. Les thèmes sont en colonne 2 et relèvent du second ordre. Mais là, les thèmes de second ordre sont censés ici « suggérer » des « concepts ». Ces concepts ne peuvent être les concepts de premier ordre qui ont conduit aux thèmes. Il existe donc des concepts de premier ordre et d'autres concepts qui, eux, résultent de l'analyse de second ordre ? On n'en saura pas plus sur la question.

Je n'ai pas trouvé de définition de ce qu'est une dimension agrégée. On n'est pas dans un troisième ordre, mais toujours dans le second : « *When we have the full set of 1st-order terms and 2nd-order themes and aggregate dimensions...* » (*ibidem*, p. 20). Comment passe-t-on des thèmes aux dimensions agrégées ? La seule indication donnée est le verbe « *distill* » (p. 20). C'est vague. S'il n'y a pas vraiment de différence entre thèmes et dimensions qui sont tous les deux du second ordre, pourquoi utiliser deux termes différents ?

En tout cas, la distinction entre un concept, un thème et une dimension n'est pas expliquée et elle ne m'apparaît pas claire dans la manière dont le tableau lui-même fonctionne. Maintenant, restant pour ma part cohérent avec Popper (« *definitions do not play any very important part in science* » – Popper, 1945, p. 14), je n'en demande pas. Mais une explication sur le fait qu'on puisse distinguer dans l'analyse concrète du matériau concepts, thèmes et dimensions, aurait été la bienvenue. Nous n'en avons ni dans l'article de 2004 ni dans celui de 2013 et nous devons donc essayer de nous débrouiller sans.

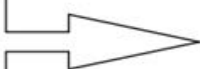


Feux de position (1)
Charles Lapicque

Regardons la colonne des concepts de 1^{er} ordre. Elle comporte 23 lignes. Les auteurs expliquent qu'ils sont partis de leur matériau ; à partir de ce que leur ont dit les dix personnes interviewées, il ont sorti entre 50 à 100 catégories (*categories*, leur terme). On ne sait pas à quoi ressemblaient ces catégories. Notons par ailleurs le flou de la formulation :

There could easily be 50 to 100 1st-order categories that emerge from the first 10 interviews, and the sheer number of categories initially becomes overwhelming. (Gioia *et al.*, 2013, p. 20)

50, 100 ? Disons l'un ou l'autre vraiment à la louche (peut-on coder sans savoir combien on a produit de codes ? Personnellement, quand je fais ce travail, je suis capable de donner le nombre exact de mes codes...). Les auteurs ont ensuite réduit le nombre de leurs catégories à 25 ou 30. Comment ? Par un travail sur les ressemblances et dissemblances sur ces catégories (pas sur les unités de sens codées), expliquent les auteurs. Mais si l'on a réduit le nombre de catégories à 25 ou 30, alors pourquoi nous en présente-t-on 23 dans le tableau ? On nous annonçait une grande rigueur et on flotte quand même beaucoup, non ? Regardons ce que l'on trouve parmi ces 23 « concepts » de premier ordre. On voit par exemple dans un encadré :

- Who we are going to be? / How will we see ourselves?
 - This is what independence means
 - How do we get there from here?
- 

En quoi peut-on parler de concepts ? J'avoue que j'ai du mal à voir. Par ailleurs, quel est le statut de ces phrases ? Il ne s'agit aucunement de verbatims extraits du matériau (quand ils écrivent un article suivant la méthodologie Gioia, les auteurs expliquent que les verbatims figurent dans la partie *findings*, le tableau figurant quant à lui dans la section méthodologique). Les auteurs précisent : à leurs 25 ou 30 catégories (on ne voit pas, encore une fois, à quoi ces catégories pouvaient ressembler), ils ont attribué des « *labels or phrasal descriptors (preferably retaining informant terms)* ». Ce sont ces labels ou phrases dont on trouve l'exemple ci-dessus et qui sont caractérisés comme des concepts de premier ordre. En réalité, ce ne sont ni des verbatims (des extraits d'entretiens), ni des éléments de théorie (des concepts à proprement parler), mais des sortes d'abstractions intermédiaires. Pourquoi pas. Maintenant, les trois *items* donnent lieu à un thème de second ordre qui est le suivant :

**Temporal Identity
Discrepancies**



Personnellement, je vois bien la temporalité dans le premier *item* (les verbes sont au futur) et dans le troisième (le verbe est au présent mais le *from* introduit l'idée que ce présent découle d'un passé). La *discrepancy* porte sur le *hiatus* entre présent et futur, ou sur le présent, qui apparaît bizarre et conduit à se demander quel passé peut l'expliquer. Maintenant, je ne comprends absolument pas comment le deuxième *item* (« *This is what independence means* ») a pu être rapproché des deux autres et en quoi il évoque une « *temporal identity discrepancy* ». Je ne vois aucune dimension

temporelle à cette phrase (le présent du verbe est intemporel au sens de Benvéniste, 1966) ni aucune idée de *discrepancy* (la phrase est une affirmation claire, alors que la *discrepancy* est définie en anglais comme : *divergence or disagreement*). Le passage des concepts de premier ordre aux thèmes de second ordre résulte, nous dit-on, d'un travail sur les ressemblances et les dissemblances. Je ne vois pas quelle ressemblance existe entre les premier et troisième *items* d'une part, et le deuxième de l'autre.

Avec les thèmes de second ordre disent les auteurs, on entre dans le monde de la théorie (« *we are firmly in the theoretical realm* », Gioia *et al.*, 2013, p. 20). Mais les auteurs précisent qu'ils ont mis l'accent sur des concepts naissants n'ayant pas de référents dans la littérature existante, comme par exemple « *identity ambiguity* ». N'y a-t-il vraiment rien dans la littérature qui parle d'ambiguïté de l'identité ? Ambiguïté de l'identité est après tout le thème dominant du livre de Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, publié en français en 1947 et traduit un an plus tard en anglais. Personnellement, je doute qu'on n'ait jamais pu construire une théorie de l'identité sans avoir mentionné son ambiguïté possible...

Ensuite, la théorie découle des liens entre les thèmes et dimensions agrégées de second ordre.

Speaking in classic boxes-and-arrows terms, this process amounts to assembling the constellation of boxes with a special focus on the arrows. It is the arrows that “set everything in motion” (Nag *et al.*, 2007). (Gioia *et al.*, 2013, p. 22)

Et, effectivement, un tableau avec des boîtes et des flèches nous est présenté. Il reprend une des dimensions agrégées du tableau de structure des données, mais pas les deux autres. Pourquoi ?

Remise en perspective

La *grounded theory*, et cet article à sa suite, s'est fourvoyée dans une impasse épistémologique : l'idée d'une induction naïve (Dumez, 2025) selon laquelle on pouvait faire émerger des concepts à partir de l'empirie, puis qu'on pouvait identifier des relations entre les concepts ayant émergé de cette manière, ce qui constituerait la théorie. On n'a jamais vu des concepts et une théorie émerger des données, pense Popper cité dans l'article.

Le codage n'est donc pas une démarche inductive.

Dans la méthode Gioia, on ne comprend pas vraiment comment on passe du discours des acteurs aux catégories, comment ces catégories sont réduites pour donner des concepts de premier ordre, comment ces concepts de premier ordre donnent des thèmes de second ordre et comment les thèmes sont, par « distillation », transformés en dimensions agrégées. Dans l'histoire des sciences, il existe une méthode de montée en généralité, qui est celle qu'a utilisée Linné. On voit un lion, et on se demande comment le situer par rapport aux autres animaux. On ne monte pas directement en généralité vers mammifère ou même félin. On monte vers la généralité la plus proche (*genus proximum*) et on analyse dans cette généralité le lion selon sa différence spécifique (*differentia specifica*). Il est ainsi catégorisé comme panthera/leo. Dans le genre panthère il se différencie des autres membres de la catégorie en tant que lion. On a là la base d'un travail rigoureux de ressemblances et de dissemblances. C'est ainsi que devrait procéder un codage (Ayache & Dumez, 2011 ; Dumez, 2025).

Maintenant, quel est le statut de ce codage ? Le codage transforme des observations en faits en constituant en réalité un travail de dé-colligation (Swedberg, 2018, p. 73) ce que Whewell appelait une « *décomposition des faits* » qui prépare une recomposition ou recolligation de nature théorique (Swedberg, 2018, pp. 73-74). Lors des entretiens, les données recueillies l'ont été dans l'ordre et avec les liens donnés par les acteurs eux-mêmes. Pour être analysées, il faut dans un premier temps opérer un travail de décomposition, ce à quoi sert le codage. Le codage ne relève pas de l'induction, il ne vise pas à faire émerger les concepts des données, il est de nature abductive. L'abduction consiste à formuler une hypothèse pour expliquer une surprise, la surprise n'étant surprise que par rapport à une théorie d'arrière-plan (Aliseda, 2006). La théorie d'arrière-plan peut être une simple expérience ou une théorie scientifique. J'ai dans l'idée qu'un oiseau peut être défini comme un animal volant. Je tombe sur une chauve-souris, un animal volant qui ne pond pas d'œuf, ou sur une autruche, un animal qui pond des œufs mais qui ne vole pas, et je me pose des questions. J'élabore une nouvelle hypothèse sous la forme de définitions plus précises me permettant d'expliquer la surprise. Le codage est donc une méthode pour faire surgir des surprises du matériau, surprises qui vont permettre de discuter et d'enrichir la théorie. Bizarrement, on trouve d'ailleurs l'idée d'abduction dans l'article :

Upon consulting the literature, the research process might be viewed as transitioning from “inductive” to a form of “abductive” research, in that data and existing theory are now considered in tandem (Alvesson & Kärreman, 2007). (Gioia *et al.*, 2013, p. 21)

Sauf qu'opérer une « transition » entre induction et abduction est aussi baroque (pour ne pas dire plus) que de croire pouvoir faire des ponts entre les paradigmes. Le codage est opéré (relativement) indépendamment des cadres théoriques parce qu'il faut éviter le risque de circularité qui consiste à ne trouver dans les données que ce qui confirme ces cadres théoriques (Dumez, 2025 ; Popper, 1988/1956, p. 140, note 2). Mais un codage est toujours relié à une question de départ. La théorie reste en arrière-plan, elle est pourtant bien là. Simplement, la théorie ne doit pas empêcher de détecter les anomalies et surprises, elle peut même aider à les mettre en lumière. Le codage opère une montée en généralité progressive permettant la comparaison systématique (le cœur de la

théorisation ancrée tel que formulé par Glaser et Strauss, 2010). Le lion doit d'abord être comparé dans le genre panthera aux léopard, tigre, et jaguar. Ce n'est qu'à la fin que s'opère la confrontation directe entre résultats du codage et cadres théoriques. Le pluriel est important. En réalité, le travail théorique se joue entre le matériau et des explications possibles rivales, le codage se situant au cœur de ce jeu :

Les empiristes contemporains ont certainement tendance, d'une manière générale, à sous-estimer le fait que, pour établir l'adéquation factuelle d'une théorie, on doit la confronter de façon systématique non seulement avec un univers plus ou moins autonome de faits empiriques, mais également avec des théories rivales. (Bouveresse, 2011, pp. 162-163)



Église,
Charles Lapicque

Le codage est là pour mettre en ordre cet « *univers plus ou moins autonome de faits empiriques*. » Comment s'opère concrètement la rencontre avec les théories ? En amont du codage, autour de la question de recherche, il y a bien eu des théories, mais sur le mode de l'orientation. La notion d'« *orienting-theory* » vient de Whyte (1984). Il s'agit de s'orienter dans les données sans se laisser aveugler par la théorie. Comme l'a noté Vaughan : « *Le paradoxe de la théorie est qu'au moment même où elle nous dit quoi regarder, elle peut nous empêcher de voir.* » (Vaughan, 1992, p. 195). Pour ce faire, d'ailleurs, voir ci-dessus la citation de Bouveresse, mieux vaut disposer de plusieurs théories-orientantes et non d'une seule. En ce sens, le codage est toujours bricolé, et Magali Ayache, quand elle a sélectionné des thèmes pour quadriller son matériau et procéder à son codage, a pris avec raison des thèmes empiriques et des thèmes venus de théories (Ayache & Dumez, 2011). L'important est de faire surgir des surprises théoriques ou empiriques. Le codage une fois réalisé, orienté vers la recherche de surprises comme on l'a dit, notamment par rapport aux théories-orientantes, s'opère alors la recherche des théories que ses résultats permettent de discuter et d'enrichir, qui peuvent donc être très différentes des théories-orientantes de départ (le processus même de la recherche consiste à faire évoluer la question de recherche et les cadres théoriques : si, au début et à la fin d'une recherche on se retrouve avec la même question et les mêmes cadres théoriques, on a tourné en rond...). Cette recherche des théories permettant d'analyser au mieux les résultats du codage correspond à ce que l'interactionnisme symbolique appelle la phase d'inspection (Blumer, 1998 ; Dumez & Toussaint, 2022). L'inspection peut s'opérer *via* des mémos : les surprises repérées lors du codage amènent à faire des recherches dans la littérature.

Notons que Gioia *et al.* évoquent la plupart de ces éléments. Ils évoquent une « *guiding research question* » (p. 19) ; ils notent qu'ils ont élaboré soigneusement un protocole de recherche (un questionnaire pour les interviews), mais que ce protocole a évolué au cours de la recherche et que la question de recherche a elle-même évolué (p. 19) ; ils sont conscients du risque de circularité (qu'ils appellent « *confirmation bias* ») et prônent une semi-ignorance ou ignorance forcée de la littérature (p. 21). Par contre, leur « *méthodologie* » me paraît rendue extraordinairement floue par la faiblesse épistémologique de la démarche proposée (une induction naïve), par la confusion des termes employés indifféremment les uns avec les autres et jamais situés les uns par rapport aux autres, par le *sfumato* de leur tableau dont on ne voit pas bien ce que recouvre chaque colonne (la trois restant dans l'analyse de second ordre et ne constituant pas un troisième ordre).

Questions pour finir

À la lecture de cet article, je me pose personnellement une question. Lorsque je soumetts un projet à une revue, je reçois une myriade de remarques de la part de plusieurs relecteurs qui pinaillent sur la moindre assertion, le moindre flou. Là, il semble qu'aucun des relecteurs n'ait relevé les nombreux flottements que comporte cet article dont l'objet est de nous expliquer comment être rigoureux. Aucun n'a demandé ce qu'était la différence entre un concept, un thème, une dimension agrégée, sans parler des catégories, des termes et des codes. Cet article a-t-il été relu ?

Ce qui est proposé dans l'article me semble être, c'est une litote, d'une rigueur toute relative. En réalité, on est face à une figure de rhétorique qui, les auteurs ne le cachent pas, a été élaborée *a posteriori* pour répondre à la critique d'un relecteur leur reprochant leur manque de rigueur. La rhétorique a convaincu. Le désespérant de

la chose est qu'elle tende aujourd'hui à s'imposer, et que des chercheurs, doctorants dans leur thèse ou chercheurs soumettant un article à une revue, qui eux ont mené un codage réel, se voient reprocher aujourd'hui par un relecteur de ne pas avoir adopté la « méthode » Gioia... Combien de temps allons-nous encore être confrontés à une telle injonction ? Peut-être est-il possible, *a minima*, (en s'inspirant de Gioia qui prône lui-même le *bridging*) d'envisager des hybridations : faire quelque chose de plus sérieux qui ressemble dans sa présentation à la « méthode » Gioia. En tout état de cause, il est toujours possible de répéter à un relecteur ce que les tenants de la méthode ont eux-mêmes posé :

“Are we all going to talk mainly in terms of 1st- and 2nd-order findings in our research reporting now? Is that a good thing?” Our answers are “no” and “no”. (Gioia *et al.*, 2013, p. 25)

Dernière remarque. Concernant tous les chercheurs qui se réclament de la méthode Gioia et reproduisent son fameux tableau, que faut-il penser de la rigueur avec laquelle ils ont réellement travaillé sur leur matériau ? Ont-ils procédé à un réel codage, avec une certaine rigueur, pour finalement transformer le résultat en rhétorique gioiaienne, afin de pouvoir être publiés, ou ont-ils juste passé une après-midi à piocher dans leurs données pour les faire entrer dans le tableau ? Et, pour un doctorant qui présente son codage dans le chapitre méthodologique de sa thèse sous la forme du tableau à la Gioia ? Personnellement, j'ai mon idée là-dessus, mais vous me permettrez de la garder pour moi ■

Références

- Aliseda Atocha (2006) “What is abduction? Overview and Proposal for Investigation” in Aliseda Atocha, *Abductive Reasoning. Logical Investigation into Discovery and Explanation*, Dordrecht, Springer, pp. 27-50.
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2011) “Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ?” *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2 (été), pp. 33-46.
- Benvéniste Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale. Tome I*, Paris, Gallimard.
- Blumer Herbert (1969/1998) *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, Berkeley, University of California Press.
- Bouveresse Jacques (2011) *Essais VI. Les lumières des positivistes*, Marseille, Agone.
- Corley Kevin G. & Gioia Dennis A. (2004) “Identity ambiguity and change in the wake of a corporate spin-off”, *Administrative Science Quarterly*, vol. 49, pp. 173-208.
- Dumez Hervé (2010) “Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4 (hiver), pp. 3-15.
- Dumez Hervé (2011) “Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion (2) : une réponse à Marie-José Avenier.” *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1 (printemps), pp. 53-62.
- Dumez Hervé (2023) “A propos d'un prétendu « paradigme épistémologique » positiviste”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 3, pp. 71-74.
- Dumez Hervé (2024) “Faut-il faire de l'épistémologie ? (et doit-on préciser sa « posture épistémologique » ?).” *Le Libellio d'Aegis*, vol. 20, n° 2 (été), pp. 49-53.
- Dumez Hervé (2025, 4^e édition) *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris, Vuibert.
- Dumez Hervé & Toussaint Camille (2022) “Le grand oubli des sciences de gestion et de la théorie des organisations. Herbert Blumer et l'interactionnisme symbolique”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 18, n° 1 (printemps), pp. 7-19.
- Gioia Dennis A., Corley Kevin G. & Hamilton Aimee L. (2013) “Seeking Qualitative Rigor in Inductive Research: Notes on the Gioia Methodology”, *Organizational Research Methods*, vol. 16, n° 1, pp. 15-31.

- Gioia Dennis A. & Pitre Evelyn (1990) "Multiparadigm perspectives on theory building", *Academy of Management Review*, vol. 15, n° 4, pp. 584-602.
- Glaser Barney G. & Strauss Anselm L. (2010/1967) *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société » [trad. franç. de : *The Discovery of Grounded Theory*, Hawthorne, NY, Aldine Press]
- Magee Bryan (1978) *Men of ideas. Some creators of contemporary philosophy*, London, British Broadcasting Corporation.
- Popper Karl R. (1945) *The Open Society and Its Enemies II*, London, Routledge & Kegan Paul.
- Popper Karl (1988/1956) *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon/Presses Pocket [traduction française de : *The Poverty of Historicism*, London, Routledge, 1956].
- Popper Karl R. (2002/1959) *The logic of scientific discovery*, London, Routledge.
- Popper Karl R. (1969, 3rd ed.) *Conjectures and Refutations*, London, Routledge and Kegan Paul.
- Swedberg Richard (2018) "Colligation", in Leiulfsrud Håkon & Sohlberg Peter [eds] *Concepts in action. Conceptual Constructionism*, Chicago (IL), Haymarket Books, pp. 63-78.
- Vaughan Diane (1992) "Theory elaboration: the heuristics of case analysis", in Ragin Charles C. et Becker Howard S. (1992) *What is a case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 173-202.
- Whyte William Foote (1984) *Learning from the field: a Guide from Experience*, Thousand Oaks, Sage.